

de simples enseignemens de caserne ; la *civilisation* pour l'industriel, c'est un procédé de fabrication, un moyen de transport ; lus rapide ; pour la marchande de modes, c'est l'envoi d'une caisse de chignons dans les colonies ; pour le petit bourgeois, c'est le luxe ruineux d'une condition plus élevée ; pour le paysan, c'est la chanson obscène ou séditieuse qui court les villes ; pour l'instituteur primaire, c'est un roman, un pamphlet déjà décrié ; pour les enfans, c'est la corruption d'un âge plus avancé ; pour un bourg écarté, c'est un théâtre, un café, les vices et les jouissances des capitales ; pour tous et partout, c'est la prééminence des intérêts physiques sur les intérêts moraux, le raffinement de l'esprit de ruse et d'industrie, le développement démesuré du faste et de la dépravation. Cherchez dans les livres, dans les journaux, à la tribune et dans le monde ; voilà les significations qu'on donne à ce mot et les idées les plus nettes que s'en puisse former la foule.

Il faut en convenir, nous sommes plus commodément voiturés, éclairés, divertis ; le commerce est plus étendu, nos lois sont plus indulgentes, nos théâtres sont plus brillans, nos prisons sont plus douces, toutes les passions sont moins contenues, les crimes moins punis. Les livres plus vite faits ; en ce sens nous sommes assurément plus *civilisés*. Mais en cherche dans les philosophes, les historiens, les publicistes, et l'on trouve qu'on entend par le vrai sens du mot *civilisation* la perfection des lois et des mœurs, et que la perfection des beaux arts et des arts mécaniques constitue tout au plus des nations polies. Ne semblerait-il pas alors que nous sommes aussi loin de la perfection que de la civilisation véritable ? On cherche encore un moyen infaillible de reconnaître les progrès ou l'excellence de la civilisation ; et l'on trouve que les véritables marques en sont : quand les prisons sont moins peuplées, quand il y a moins de crimes, moins de procès, moins d'enfans abandonnés, quand il y a plus de respect pour la religion, plus de fidélité au gouvernement, plus de déférence dans la famille pour ses chefs, plus de bonne foi dans le commerce, plus d'indépendance et d'intégrité dans la magistrature, etc., etc.

Or, on trouvera quelque part dans ce livre un calcul effrayant que nous devons à M. Moreau Christophe, inspecteur des prisons, et d'où il résulte que le nombre des vols s'est récemment accru dans une proportion annuelle de vingt-huit mille, que les vingt-cinq mille plaintes adressées annuellement au parquet ne sont pas le quart de celles dont la justice n'est pas saisie, et que les trois cent cinquante-six mille infractions connues aux lois de toute espèce représentent à peine le cinquième de celles qui ne sont point constatées ; que les prisons dont le sol est couvert et qui coûtent douze millions par an ne peuvent suffire, et qu'il n'y a pas moins de cent mille scélérats en France, conspirant en permanence contre la fortune et la sûreté publiques. On y verra que les départemens où il se commet le plus de crimes contre les propriétés sont les plus riches et les plus *instruits*, c'est-à-dire les plus commerçans, les plus éclairés des lumières modernes, les plus peuplés par l'industrie, et les grandes villes les plus *civilisées*(2). Le parquet public tous les ans le long inventaire de ses travaux ; les tribunaux ne respirent plus. Les enfans trouvés, depuis 89, ont suivi d'année en année une progression effrayante. Les préfets se récrient de toutes parts sur l'impossibilité d'y suffire et de s'opposer au fléau. Il n'y a plus assez d'hôpitaux, comme il n'y a plus assez de prisons. La religion n'est que tolérée et laisse les gouvernans dans l'alternative coupable de ne point assez l'honorer si elle est vraie, ou de la souffrir si elle n'est qu'une monstrueuse imposture. Le peuple n'a plus véritablement d'autre dieu que le commissaire de police. Le pouvoir voit se lever tous les ans contre lui le couteau d'un assassin et les baïonnettes de la sédition, et tous les jours les haines les plus furieuses, les calomnies les plus perfides, les injures les plus atroces vomies par les mille plumes de la presse. La famille est livrée au même désordre que l'état, et l'insurrection est la même contre ses chefs. Les plus doux sentimens de la nature s'effacent parmi le peuple. Les théories de libertinage et leurs résultats se produisent publiquement. Les journaux nous épouvantent tous les matins de plus de forfaits, d'événemens étranges

si le sabre y est nécessaire pour la protection de tous, en ferez vous un crime à la civilisation ? Allez demander aux vénérables évêques qui viennent d'accomplir un saint pèlerinage, ce que vaut l'Algérie. Ils y ont trouvé, ce nous semble, autre chose que des enseignemens de caserne. Heureusement que les faits parlent plus haut que les hommes.—N. du R. des M.

(2) Nous passons de grand cœur condamnation là dessus. Oui, ce sont les provinces et les contrées les plus industrielles, qui sont aussi les plus démoralisées. Cela rentre entièrement dans la thèse que nous avons soutenue plusieurs fois : la somme de l'activité et des richesses industrielles et commerciales est en proportion inverse des richesses et des vertus morales et religieuses. Les populations agricoles sont supérieures de tout point, même sous le rapport intellectuel, aux populations manufacturières ; et c'est que nous disons ici des départemens comparés de la France, nous le disons des peuples comparés aux peuples : nos lecteurs peuvent aisément faire l'épreuve et l'application.—N. du R. des M.

et inouïs, qu'on n'en voyait autrefois dans un siècle. La profonde immoralité des premières classes de la société éclate devant les tribunaux. Les derniers scélérats trouvent des apologistes. La magistrature est livrée à des influences de toutes sortes. La peine de la mort, *cette dernière sauve-garde de la société*, dit un écrivain, est chaque jour combattue, et l'on dirait à voir la sollicitude qu'on porte à l'adoucissement des lois et des châtimens, que tous les citoyens se proposent de devenir des assassins.

Les professions les plus frivoles ou les plus basses de la société ont usurpé les premiers rangs ; des marchands sont appelés à gouverner l'Etat et les histrions jouissent d'une telle faveur qu'il s'en faut peu qu'ils ne règnent aussi comme dans la honteuse décadence du Bas-Empire.

On a parlé de liberté pour les femmes, et jamais les femmes ne furent plus opprimées.

On a parlé de liberté pour les citoyens et jamais les citoyens ne furent plus opprimés à cause de la faiblesse des lois, de l'insuffisance de la vindicte publique, qui les livre sans armes à des scélérats, ce qui est la plus effroyable oppression qui puisse peser sur un peuple, puisqu'elle attaque chacun dans sa fortune et sa sûreté personnelle.

Il est né des générations ignorantes, oisives et turbulentes qui ne sont plus qu'un fardeau menaçant pour l'Etat. Le hideux suicide a été poussé jusqu'au ridicule. Il y a plus de fous en politique et en religion qu'on n'en vit aux plus tristes époques. Il n'est pas une sottise, un blasphème, une extravagance monstrueuse, qui n'ait trouvé une tête pour y penser, une main pour l'écrire, et des sots pour y croire ; et l'on voit partout répandue la première de ces erreurs qui est d'appliquer à cet état de choses, et de prendre pour des progrès, pour de la *civilisation*, cette espèce de fièvre industrielle, qui n'est au fond que la guerre sauvage de toutes les passions et de tous les intérêts ; si bien qu'à considérer avec attention ce vaste mouvement, cette agitation extérieure et ces cœurs glacés, ce mépris de tout frein et de toute loi, cette foule uniquement guidée et retenue dans ses travaux par l'amour de soi et l'avidité farouche du bien des autres, on ne sait plus en vérité sur quel axe tourne la machine politique.

Mais si nous ne sommes pas tout à fait aussi avancés en civilisation que nous pourrions croire, il nous resterait au moins d'être une nation polie, c'est-à-dire florissante par le progrès des arts. Mais tout se tient dans l'ordre moral ; la ruine de la civilisation entraîne la décadence des arts, et les arts suivent depuis longtemps les penchans corrompus et matérialistes du siècle. Au théâtre, la beauté des vers et des œuvres littéraires a cédé le pas à la pompe des décorations et du spectacle ; en peinture, la prétendue couleur historique, le soin puéril de l'ajustement, la basse vérité ont détourné l'attention des beautés morales. Les études classiques s'affaiblissent de jour en jour, et l'agitation des esprits, la soif de l'argent et d'une gloire prématurée privent d'instruction les professions qui s'en peuvent le moins dispenser(3). Les sciences physiques ont pris la place élevée des sciences morales, les superstitions religieuses ont fait la place à des superstitions médicales, bien autrement vaines et méprisables, et l'empirique a remplacé le prêtre. La littérature n'est qu'un courant de nouveautés qui changent avec la mode et qui durent aussi peu de temps qu'on en met à les composer. Nous négligeons, nous avons même essayé de renverser les modèles qui font la gloire de la nation ; nous sommes là-dessus comme ces prodiges dont les pères à force de soins ont amassé d'immenses propriétés qui, loin de s'en occuper et de les agrandir ne font plus que les dissiper dans la débauche et l'oisiveté. On lit beaucoup mais des gazettes qui gâtent l'esprit et point de livres qui le forment. Tous les symptômes bien reconnaissables des époques de décadence éclatent de toutes parts dans un lugubre accord. "Il y a deux sortes de barbaries, dit Condillac, l'une, qui précède les siècles éclairés, l'autre, qui les suit," et l'on retrouverait jusque dans certains goûts et dans les dernières habitudes du peuple des traits renouvelés des peuples barbares.

Et même, quant à ces prétendues améliorations matérielles dont on fait grand bruit, sont-elles toujours un bienfait ? Qui ne remarque dans l'industrie un penchant funeste à falsifier les matières premières, à suppléer à la solidité par l'éclat, à la réalité par l'apparence, à la patience du génie par la promptitude du travail, aux nécessités par le luxe ? Les détails nous sont interdits, mais en combien d'occasions les mille tentatives modernes n'ont pas égalé les anciens usages ! Que d'inventions ineptes, inutiles ou dangereuses ! Qui nous dit qu'un jour on ne se repentira point de ces travaux entrepris à grands frais ; que ces inventions nouvelles n'aient pas causé plus

(3) Et c'est quand on établit des écoles d'adultes et des frères pour instruire toutes les classes et tous les âges qu'on dit de ces choses là !—N. du R. des M.